

Le texte de Bergson nous conduisait aux thèses suivantes :

1. L'homme a besoin de la technique pour « s'élever au-dessus de la terre », c'est-à-dire :
  - a. pour se hisser à une posture dominante à l'égard de la nature (sans la technique, l'homme est une créature vulnérable, soumise à son environnement).
  - b. pour se détacher des préoccupations terrestres, matérielles, et se consacrer à son épanouissement spirituel ; ce n'est que lorsque, grâce à la technique, l'homme peut répondre aux exigences de sa survie, en satisfaisant ses besoins physiologiques, qu'il peut se consacrer pleinement à la culture = au développement de ce qui fait de lui un être humain (par la science, l'art, la politique, la religion...)
2. Le but naturel de la technique était donc de permettre cette émancipation de tous les êtres humains (de permettre leur humanisation en réglant la question de leur survie)
3. Suite à un « accident d'aiguillage », la technique s'est détournée de ce but naturel : elle n'est pas au service de la satisfaction des besoins de tous, mais au service de la satisfaction des désirs de quelques uns.
4. Cet « accident d'aiguillage » est lié au développement exponentiel de la technique suite à son couplage avec le savoir scientifique. Que l'homme développe un monde technique, cela était sans doute prévu par la nature, qui l'a doté d'une intelligence technique (tournée vers l'invention, la production et l'utilisation d'objets utiles). Mais ce qui n'avait pas été prévu, ce qui fait sortir le progrès technique de sa voie naturelle, c'est l'explosion de la puissance technique, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, du fait de la « révolution techno-logique ». En prenant appui sur le savoir scientifique qui nous donne accès aux mécanismes qui régissent la nature, la technique a donné à l'homme une puissance d'intervention sur la nature qui n'a plus aucun rapport avec sa force naturelle.
5. Ce développement exponentiel de la puissance technique de l'humanité conduit à un déséquilibre : dans la mesure où le monde technique peut être considéré comme une « extension du corps » de l'humanité (le corps est l'interface matériel grâce auquel l'Homme interagit avec la nature), l'accroissement de la puissance technique dote l'humanité d'un « corps surpuissant ». Mais l'âme, elle, n'a pas connu le même développement : elle se trouve donc incapable de maîtriser ce corps surpuissant.

→ L'homme n'est plus maître de sa puissance matérielle ; il est dépassé par une puissance qu'il ne sait plus assujettir au contrôle de son esprit. Qu'est-ce à dire ?

On peut interpréter cette absence de maîtrise à plusieurs niveaux :

a. L'homme n'est plus capable de maîtriser l'impact de la technique sur la nature ; il ne parvient plus à limiter cet impact (les effets de la technique vont bien au-delà de ce que l'homme envisageait), il ne parvient plus à le prévoir (l'homme ne sait plus prédire les conséquences de son impact sur la nature), il ne parvient plus à le contrôler (la technique produit des effets indésirables que l'homme ne parvient pas à empêcher)

b. L'homme ne sait plus maîtriser l'accroissement / le développement de sa puissance technique. Tout se passe comme si le progrès scientifico-technique s'auto-engendrait : de nouvelles techniques rendent possibles de nouvelles connaissances, qui conduisent au développement de nouvelles techniques, qui... L'homme ne guide plus le progrès technique : il en est devenu le spectateur. S'il en est encore l'acteur, c'est dans la mesure où il récite un texte qu'il n'a pas écrit.

c. L'homme ne parvient plus à soumettre la technique aux exigences de son âme, à commencer par des exigences éthiques. La technique renforce les inégalités, confisque les ressources naturelles au profit des plus aisés, détruit l'environnement dans lequel vivront les générations futures...

L'homme n'est décidément plus le « maître » de la technique. Son âme est désormais trop faible pour soumettre la puissance matérielle de l'homme au contrôle de sa volonté. En ce sens, la puissance technique est bien une « puissance » une force d'action, mais ce n'est pas un pouvoir (détenir un pouvoir, c'est détenir une force qui permet d'imposer notre volonté).

Quelle serait alors la solution ? Pour Bergson, il faudrait remettre la technique au service de son but naturel : l'émancipation de tous les hommes. Mais justement, nous venons de voir que l'homme n'avait plus la force (d'âme) de maîtriser le cours du développement technique. Il faudrait donc un « supplément d'âme ». L'homme devrait connaître un développement de sa puissance spirituelle qui compenserait le développement de sa puissance matérielle, et rétablirait l'ordre hiérarchique naturel : l'esprit doit commander au corps.

Mais en quoi peut bien consister ce « supplément d'âme » ? De quelle nature peut-il être ? Comment le faire surgir ?

Commençons par écarter quelques fausses pistes.

On pourrait penser que ce « supplément d'âme » proviendra de la même source que le « supplément de corps » : de l'exercice, par l'homme, de sa raison. Si c'est grâce à la raison que l'homme est devenu plus savant (science) et donc plus puissant (technique), la raison ne peut-elle pas également conduire l'homme à devenir plus sage ? En développant sa rationalité, l'homme ne devrait-il pas devenir plus raisonnable ?

Cela, les Lumières pouvaient encore le penser... mais cela nous semble interdit. Le

XX<sup>e</sup> siècle a montré qu'il n'y avait pas nécessairement de lien entre le développement de la rationalité scientifique et technique, et le fait pour l'homme de devenir moralement et politiquement plus « humain ». Au XX<sup>e</sup> siècle, la science et la technique ont su se mettre au service de la barbarie morale et politique, au service de la *déshumanisation* de l'Homme. Il n'y a donc pas de raison de supposer que l'homme deviendra nécessairement *meilleur* en devenant plus rationnel.

On pourrait également envisager que d'autres sources fassent jaillir en l'homme un regain de vertu, de moralité, ou au moins de civisme. Mais de quelles sources pourrait-il s'agir ? Les grandes « réserves » de moralité semblent en déclin ; les grandes institutions « moralisatrices » semblent régresser dans le monde techniquement le plus développé. L'Etat et l'Eglise semblent avoir largement perdu leur autorité dans le domaine *moral* ; le premier ne doit pas empiéter sur le droit reconnu à chacun de suivre la morale qu'il veut (un État républicain ne doit pas « faire la morale » aux citoyens, et il ne doit surtout pas leur imposer *la sienne*). Quant à l'Église, la sécularisation des sociétés a fortement réduit sa capacité à influencer les jugements et les comportements collectifs. On pourrait faire des constats analogues pour les instances traditionnelles de « moralisation » des individus : l'école, le village, la famille... D'où pourrait alors bien surgir le « courant » moral rétablissant la tutelle de l'âme sur la matière ?

Il semble bien que le « supplément d'âme » ne puisse pas venir de l'Homme lui-même : ni de l'usage de ses facultés (raison), ni de ses institutions (État, Eglise, etc.). Mais alors... où le trouver ?

### C) Progrès technique et réforme éthique : retour à Hans Jonas

#### 1) Rappels concernant Hans Jonas

Nous avons déjà croisé Hans Jonas ; nous avons vu comment, selon lui, la violence du XX<sup>e</sup> siècle obligeait à une réforme des conceptions religieuses traditionnelles : il n'était plus possible de rendre compte de la violence de l'Histoire à l'aide des catégories théologiques traditionnelles. Auschwitz résiste à toute interprétation « classique », et contraint le croyant à réviser la notion même de Dieu, qu'il doit renoncer à considérer comme Tout-puissant.

Hans Jonas va adopter une perspective du même ordre face au développement de la technique : il n'est plus possible de répondre aux défis de la technique à l'aide de la morale traditionnelle. Le développement de la technique exige la formation d'une nouvelle éthique. Et de même qu'Auschwitz aboutissait à une théologie rendant l'homme pleinement *responsable* du mal qu'il commet, le progrès technique réclame une éthique fondée sur la responsabilité de l'Homme.

#### 2) L'impuissance de la morale traditionnelle face à la technique

Pour dégager la voie à une nouvelle éthique, une nouvelle « morale » (ce qui ne nous dit encore rien sur la manière dont l'homme pourrait lui-même *devenir* plus moral), il faut commencer par considérer ce qui rend la morale traditionnelle inopérante face au développement exponentiel de la puissance technique.

Pour Hans Jonas, ce qui caractérise toutes les morales du passé, c'est une certaine inscription dans un contexte d'action, au sein duquel elles visent à prescrire à l'homme un certain comportement. Quelles sont les caractéristiques de ce contexte ?

a. Il s'agit essentiellement d'un rapport entre individus. Les impératifs moraux ne s'adressent pas seulement à l'Homme, et à l'Homme seul (les commandements moraux ne s'adressent ni aux choses, ni aux plantes, ni aux animaux) ; ils s'adressent à *un homme* en particulier, car l'individu est le « sujet » moral par nature. La formule-clé de l'interdit moral est : « *Tu...* ». Tu ne tueras point, tu n'auras pas d'autre Dieu devant la face, etc. Et lorsqu'il s'agit d'impératifs, c'est encore la seconde personne qui est privilégiée : *Aime ton prochain*, etc. Le destinataire naturel d'un commandement moral est un individu.

(On retrouve cette dimension individuelle dans le domaine du droit ; dans la mesure où un préjudice civil n'implique pas nécessairement de *faute*, on peut faire comparaître une « personne morale » (entreprise, administration, etc.) En revanche, dans la mesure où un crime pénal implique la notion de *faute*, la sanction ne peut jamais être appliquée qu'à une personne *physique*, à un individu – et l'on ne peut pas même « grouper » les individus dans une accusation : chaque accusé est jugé distinctement.)

b. Le but du commandement est d'empêcher un individu de faire subir un préjudice à la personne sur laquelle il agit. L'interdit porte donc toujours sur des actes qui, en tant que tels, impliquent un préjudice pour la personne sur laquelle j'agis. Le meurtre, le viol, le vol, le mensonge, etc. : autant d'actions par laquelle un individu peut causer du tort à celui avec lequel il interagit. Le commandement moral vise donc bien à empêcher un individu de « faire du mal » à l'individu sur lequel il agit.

c. Le commandement moral se concentre sur les conséquences à court terme de mon action, celles qui en découlent directement. Le meurtre est interdit, et il ne devient pas légitime parce que la mort de la victime empêchera sa descendance à la troisième génération d'engendrer un tyran sanguinaire. Inversement, même si Gandhi ou Martin Luther King étaient les lointains descendants d'un viol, cela ne rendrait pas le viol légitime. Ce ne sont pas les conséquences *lointaines* de l'action qui déterminent sa valeur morale, ce sont ses conséquences immédiatement prévisibles.

Nous avons donc trois caractéristiques-clé de la « situation » visée par les morales

traditionnelles : elles visent à empêcher un individu de faire du mal à un autre (ou à plusieurs autres) individus, en commettant une action qui leur porterait un préjudice immédiat.

Or aucune de ces trois caractéristiques ne se rencontre dans la « situation » que le progrès technique génère et qui pose des problèmes éthiques à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle.

Prenons une série d'exemples : peut-on considérer que le fait de manger de la viande à tous les repas, de conduire un 4x4 diesel, de prendre l'avion pour partir en vacances, de regarder des vidéos youtube, d'acheter un nouveau portable tous les 6 mois (etc.) est « immoral » ? Au regard de la morale traditionnelle, il semble évidemment que non.

1. Le fait qu'un *individu* le fasse ne pose aucun problème ;
2. Le fait que des individus le fassent ne pose aucun préjudice à ceux avec lesquels ils interagissent
3. Le fait que des individus le fassent n'a aucune conséquence immédiate préjudiciable pour l'homme.

S'il n'existait qu'un seul propriétaire de 4x4 dans le monde, le fait de rouler en 4x4 ne poserait aucun problème éthique ; celui qui prend l'avion ne fait souffrir personne ; celui qui mange une entrecôte ne met pas en péril la vie des générations futures...

Ce sont pourtant *ces* comportements qui constituent l'une des menaces majeures pour l'humanité. Car ce sont ces comportements qui conduisent à ce défi majeur pour la survie (dans des conditions dignes et décentes) des générations futures, qu'est le réchauffement climatique, couplé à la destruction des ressources naturelles.

Et ils le font parce que, précisément, la « situation » précédemment évoquée n'est pas du tout pertinente pour mesurer leur caractère « éthiquement responsable » :

1. C'est parce que *des millions* d'individus consomment de la viande, roulent au diesel, prennent l'avion, regardent des vidéos youtube, achètent un nouveau portable alors que l'ancien fonctionne encore, que ces comportements produisent des effets écologiquement catastrophiques.
2. Ces effets catastrophiques ne concernent pas *ceux qui sont impliqués* dans l'action, ceux auxquels je me rapporte quand j'agis ; ce n'est pas mon concessionnaire ou mon garagiste que je mets en danger en roulant au diesel, ce ne sont pas le pilote ou les passagers que je mets en danger en prenant l'avion, ce n'est pas l'auteur de la vidéo ou les autres spectateurs que je mets en danger en visionnant une vidéo youtube, *etc.*
3. Ce qui rend ces comportements dangereux, ce ne sont pas leurs

conséquences immédiates : ce sont leurs conséquences à long terme, leur effet sur les générations *futures*.

Nous pouvons élargir cette analyse à beaucoup d'autres activités ; en fait, toutes les activités qui sont directement liées au développement de la technique au XXI<sup>e</sup> siècle.

\_ Le fait qu'un amateur fasse des expériences pour tenter de renforcer l'immunité de certains de ses plants, de manière à les rendre plus résistants aux désherbants qu'il utilise – ne pose aucun problème. Mais que des milliers de scientifiques dans leurs laboratoires travaillent à modifier le génome d'organismes pour les rendre résistants aux insecticides, permettant ainsi un épandage massif, constitue bel et bien une menace pour la biodiversité.

\_ Le fait qu'un savant se livre à des recherches sur les cellules-souches de la souris, pour tenter de les utiliser en vue de régénérer une oreille manquante – ne constitue pas un danger en soi. Mais que des centaines de savants effectuent dans leurs laboratoires des expériences sur des embryons pour établir une procédure efficace de clonage – constitue indéniablement un risque d'eugénisme pour les générations futures.

Tel est donc le problème majeur auquel se confrontent les morales traditionnelles : elles se réfèrent à un type de situations qui n'est pas du tout celui qu'il faut envisager pour saisir ce qui est moralement dangereux dans les comportements issus de la technologie contemporaine. Les menaces que fait naître la technique sont liées à des comportements collectifs, qui peuvent produire des effets catastrophiques à moyen-long terme sur les générations futures.

Ce caractère dangereux implique de les soumettre à des normes éthiques ; mais ces normes ne peuvent pas être tirées des morales traditionnelles, aux yeux desquelles il « n'y a rien de mal » à manger une entrecôte, à tourner une clé de contact ou à monter dans un avion.

A ces périls d'un nouvel ordre, il faut opposer une nouvelle éthique.